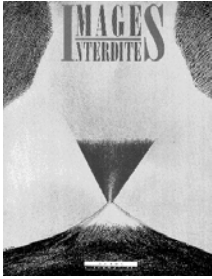


Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Ou attendez-vous pour le faire ?  
Frs 15.- au CCP 10-220 94-5

## Images interdites

Tout d'abord votre œil est attiré par l'éruption du volcan de couverture. Vous regardez de plus près, vous comprenez le jeu des images, vous souriez. Vous lisez le titre.



Première version du dessin de Topor, en 1978, pour l'affiche de *L'Empire de la passion*. A la demande de la commission de contrôle, il dut faire disparaître la fumée blanche dans les flammes du volcan.

Vous êtes fait. Un coup d'œil angoissé vers le comptoir vous le confirme: le libraire a déjà commencé à remplir votre fiche pour le ministère public de la confédération. Votre regard s'est déjà trop attardé sur le livre-piège du mois. Evitez tout mouvement brusque. Surtout ne reposez pas le livre comme si vous étiez pris en faute. Vous vous doutez bien qu'il y a une rubrique du genre «le sujet a-t-il un comportement de coupable, □ un peu, □ beaucoup, □ passionnément» et qu'il n'y a pas de carré à cocher pour «pas du tout» — depuis l'affaire de la bière au cyanure de Romont, on sait que la présomption d'innocence a été abolie. Il ne vous reste qu'une solution, faites semblant de vous offusquer. Pour cela prenez carrément le livre à deux mains et avec le pouce de la main gauche feuilletiez rapidement l'album depuis la fin en poussant des soupirs d'exaspération. Vous vous arrêtez à la page 60 par hasard.



Couverture de Reiser pour le No 313 de *Charlie Hebdo*, en 1976, poursuivie pour «injures à l'armée». 1500 FF d'amende.

Bien mal vous en a pris. Le diagnostic de pornographie simple risque de se compliquer d'antimilitarisme primaire. Au-dessus de vous, la caméra a sûrement enregistré la page. Prenez un air de citoyen-soldat choqué. Mais n'exagérez pas.

Regardez discrètement à gauche et à droite. La présence d'un ami vous fournirait un prétexte pour reposer le livre, ou mieux, l'occasion de lui déclarer bien haut tout le mal que vous pensez de ce bouquin qui, sous de vagues allures d'enquête socio-historique ridiculise la censure en mettant de son côté aussi bien les rieurs que les voyeurs; alors que la censure, quoi qu'on en dise et malgré quelques abus de fonctionnaires trop zélés, contribue tout de même à mettre les jeunes à l'abri des turpitudes de la société moderne et la société à l'abri des débordements de la jeunesse. Bon. Personne en vue. Continuez de feuilletier le volume calmement même si quelques gouttes de sueur commencent à perler à votre front comme vous pensiez que cela n'arrivait que dans les romans des Editions Mon Village. Vous vous arrêtez à la page 47.



Scène de *La Terre d'Alexandre* Dovjénko supprimée par la censure cinématographique soviétique en 1930: des ouvriers sont en train d'uriner dans le réservoir de leur tracteur.

N'approuvez surtout pas, vous seriez soupçonné d'antimilitarisme de complaisance. Vous pouvez maintenant refermer le livre et le poser. Mais de grâce sans précipitation. Finalement votre fiche ne sera peut-être pas aussi chargée que vous ne le craigniez. Essayez d'acheter un autre livre: le libraire, malgré les risques, «oubliera» peut-être d'envoyer votre fiche à Berne. Prenez le premier bouquin qui vous tombe sous la main et rendez-vous à la caisse d'un pas léger et en sifflotant. C'est seulement à la tête du libraire que vous vous rendez compte que c'est le vrai livre-piège du mois que vous lui tendez...

P.-A. S.

Yves Frémion et Bernard Joubert  
*Images interdites*  
Syros Alternatives  
1989, 125 p., Frs 45.30

(Annonce)

## Charmant voisinage

*La Distinction* sera présente au Salon du Livre, en compagnie du Centre de Recherches Périphériques et de ses nombreuses institutions. N'hésitez donc pas à passer nous y voir :

## Salon du Livre

Genève-Palexpo, du 25 au 29 avril au stand n° I 20, rue Ibsen, entre les boulevards George Sand et Colette.  
(A côté des Cahiers de la Renaissance vaudoise..)

Tous ceux — mais sont-ils si nombreux? — qui se sont un jour arrêtés devant une machine à coudre, foudroyés par le mystère du fil qui entre et sort par le même trou tout en restant fixé dans le tissu, tous ceux-là se doivent de lire de toute urgence le livre en images de David Macaulay, *Comment ça marche*.

Déjà connu pour ses ouvrages sur la construction des pyramides, cathédrales et autres gratte-ciel, beaucoup utilisés dans les écoles en raison de la grande clarté de son trait, le dessinateur américain nous livre ici une encyclopédie technique allant du levier à la robotique. Attention, ce n'est point un ouvrage à la portée immédiate des enfants : l'organisation en est très rigoureuse (suivant les grands principes de la physique) et le dessin très minutieux nécessite une véritable lecture. L'intelligence mécanique n'est pas plus instantanée qu'une autre. A ce prix, on y verra, en un splendide éclat, l'intérieur d'une machine à coudre: le fil du dessous retient le fil du dessus.

Et c'est ainsi que l'on répond aux V.Q.U. (Vraies Questions de l'Univers), à distinguer des P.S.M. (Problèmes Simples de Métaphysique). Bien heureusement, la vie conserve encore quelque mystère. En effet, on n'y trouve tout de même pas la réponse à la deuxième des V.Q.U.: comment fait-on pour mettre des rayures rouges dans le dentifrice ?

C. S.



David Macaulay  
*Comment ça marche*  
Larousse, 1989, 383 p., Frs 52.70

<sup>1</sup> Son chef-d'œuvre reste *La civilisation perdue* (Ecole des loisirs, 1984, Frs 9.40) qui narre la mise au jour en 4022 d'un motel américain des années soixante et les extrapolations archéologiques qui s'ensuivent («un vaste complexe funéraire, dont les tombes étaient alignées de part et d'autre d'un passage sacré»).

<sup>2</sup> La première est posée par Greenaway dans *Zoo*: «Un zèbre est-il un animal blanc strié de noir ou un animal noir strié de blanc?»

# L A DISTINCTION

SOciale — POLITIQUE — LITTÉRAIRE  
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE 17

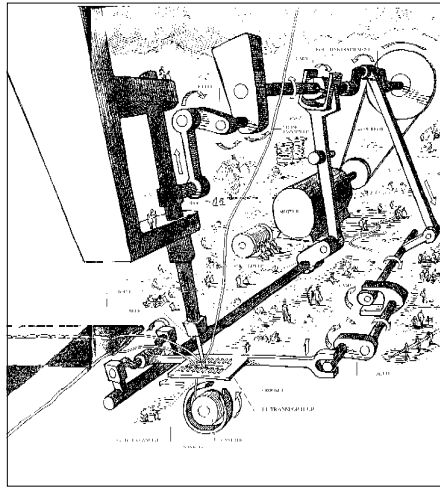
« Strě prst skrz krk ! »

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

6 avril 1990

paraît six fois par an  
troisième année

## A l'assaut des V. Q. U.



**NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 1990**

Une amie de la police et des policiers a savouré : «Il est difficile de trouver des vols directs, et nous n'escortons pas toujours les gens jusque dans leur pays d'origine, car souvent nos policiers ne sont pas bien traités là-bas. Ce qui compte pour nous, c'est que ces gens partent.»

Jean-Claude de Haller, secr. gén. du Dép. VD de Justice et Police in 24 Heures, 1 mars 1990

«En outre, je ne vois pas pourquoi ces Zairois n'attendraient pas chez eux la réponse à leur recours. Les Italiens attendent bien en Italie.»

le même in 24 Heures, 2 mars 1990

Un ami des pierres et de la maçonnerie nous propose : «Nous ne cesserons jamais de décevoir nos contempteurs. Nous restons gagnants. Notre politique réussit et satisfait le plus grand nombre de nos concitoyens. Nous disposons d'un béton armé de principes et de valeurs sûres face au mortier fangeux de la gauche qui se farde de guimauve avec le GPE.»

Jean-Pierre Gaillard, président du Parti radical vaudois in 24 Heures, 9 mars 1990

Un amoureux des képis nous impose : «Le conseiller fédéral Villiger a le

grade de capitaine auto; voilà pour sa compétence militaire. A part ça, au civil, il vend des cigares. Quand je vois des gens comme ça prendre des décisions concernant la défense nationale, je suis effrayé.»

Paul Ducotterd, colonel EMG, Revue Militaire Suisse-SSO in Tribune de Genève, 1 fév. 1990

Hors concours, deux malheureuses victimes de la drogue :

«Le sexe de la femme, en l'occurrence de Mme Wagner, rayonne au cœur de ce roman comme une rose de cathédrale, comme la Méduse de Géricault justement, comme le centre mystique des mandalas hindous, enfin comme le gouffre noir de la mort qui épouvante bien sûr, mais captive et rappelle l'homme-enfant au giron maternel.»

Gilbert S., chessexomane in 24 Heures, 7 mars 1990

«A ses genoux, Vincent éprouve la fascination d'un mystère primitif. Il quête, entre ses cuisses ouvertes, un secret originel. Celui auquel se rapportent les mandalas hindous, le Centre d'or de Saint Thomas comme la rose des cathédrales (...).»

Michel A., chessexolique in L'Hebdo, 15 mars 1990

(Publicité)

Sciences sociales  
Tiers-Monde  
Littérature  
Théâtre  
BD - polar

à la

commandes rapides  
10% étudiants

**Librairie Basta !!!**  
Petit-Rocher 4  
1003 Lausanne  
Tél. 25 52 34

Notre feuilleton :

## Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante.

Notre dernière édition contenait l'annonce de la parution d'un recueil de nouvelles de John Irving, qui a eu beaucoup de succès auprès des amateurs...



## Visite cinq étoiles

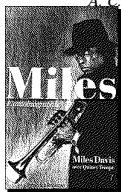
L'autobiographie de Miles : une traversée des mondes du jazz sous la conduite d'un guide on ne peut mieux renseigné et splendidement partial. Le voyage vaut la peine.

On y fait bien sûr de multiples rencontres. Contrairement à la musique «classique», le jazz est une musique collective et Miles a joué avec les plus grands, Parker, Monk, Gillespie, Powell, Coltrane, Hancock, Shorter, Bill Evans et les autres. Il les raconte avec amitié, reconnaît ses dettes et évoque les désaccords sans la moindre complaisance. On reste pourtant surpris du sordide clinique des descriptions de Bird ou de Powell en junkies au bout du chemin... Peut-être est-ce dû au regard d'un homme qui a plongé lui aussi de longs mois dans l'héroïne mais qui s'en est sorti et qui ne pardonne pas aux autres (à ceux qu'il admire, surtout) de n'avoir pas eu sa force ou sa chance.

À côté des rencontres, cette autobiographie fourmille de jugements et d'avis souvent pénétrants. Sur la musique, Miles est un guide partial, sûr de lui et de son œuvre, mais d'une curiosité insatiable, qui court de Stockhausen à Prince. Ce qui n'est pas vraiment étonnant de la part d'un musicien qui a fait des disques aussi différents que *Kind of Blue* et

*Tutu*. Les points de vue du militant noir sont également instructifs. Sur le racisme ordinaire et quotidien. Sur les critiques blancs aussi, à qui il reproche leur manière de lancer des musiciens blancs contre les Noirs, Chet Baker contre Miles Davis, par exemple. A qui il reproche surtout le fait d'avoir entraîné le jazz dans l'impasse du «free» pour l'y abandonner et encenser alors la musique «pop» et blanche, Beatles et Stones...

Un élément gâche un peu le plaisir de ce voyage accompagné: l'écriture de ce livre. Amusant un moment, le style parlé et argotique - «*Cet enfoiré jouait du sax comme un fou, il savait vraiment se casser le cul, sa musique me tuait.*» - devient, à la longue, plutôt agaçant. Un qui s'est vraiment pas cassé le cul, c'est le rewrite...



Miles Davis  
Miles. L'autobiographie.  
Miles Davis avec Quincy Troupe  
Presses de la Renaissance, 1989  
354 p., Frs. 39,60

(Annonce)

### Expositions

**Christian PROBST**



Sculptures et gravures

jusqu'au 28 avril

**Monique DOLLÉ-LACOUR**



Peintures

vernissage vendredi 4 mai, 18h00  
jusqu'au 26 mai

**Galerie Basta**  
Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne

Du lundi au samedi de 13h30 à 19h00

## Et toc ! Ça t'en bouche un coin, non ?

Si vous êtes de ceux qui se disent, après une discussion acharnée au bistrot, où vous vous êtes fait ramasser en public par un interlocuteur brillant : «*J'aurais dû lui dire ça et ça et ça encore, j'aurais vu sa tête !*», si vous avez toujours un temps de retard dans l'argumentation choc, ce livre est fait pour vous.

Si vous voulez vous faire élire où que ce soit, vous ne sauriez vous en passer.

Ceux qui glosent sur l'inutilité de la philosophie vont devoir déchanter, Schopenhauer a écrit là un guide pratique plein de bonnes recettes pour faire frire aux petits oignons le premier qui osera vous contredire.

Liquidons tout d'abord, une fois pour toutes, l'idée néfaste de défendre une quelconque vérité, toujours fastidieusement démontrable, au moyen d'un arsenal logique rigoureux. Renonçons à cette vaine idée de «vérité», sensée illuminer en bout de course, l'adversaire métamorphosé ainsi en nouvel allié. Ce problème ennuyeux sera pour un autre débat, il s'agit ici d'avoir tout bonnement raison, envers et contre tous. Cela amène des satisfactions personnelles bien plus importantes. Cela évite surtout d'avoir à reconnaître quelque erreur, de devoir nuancer une opinion, choses les plus humiliantes au monde.

Le mieux, me semble-t-il, est que vous vous rendiez compte aussitôt qu'il ne s'agit pas d'esbrouffe, mais bien d'une méthode opérante. La *Dialectique éristique* ne contient pas moins de trente-huit «stratagèmes», autant de coups décisifs à assener à qui de droit, dont voici quelques échantillons.

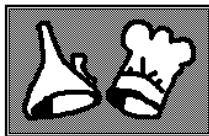
Commençons par l'«extension». Il faut «étendre l'affirmation de l'adversaire au-delà de sa limite naturelle. L'interpréter

*dans un sens aussi général que possible; ... car, plus une affirmation est généralisée, et plus nombreuses sont les attaques auxquelles elle s'expose.* Par la suite l'on peut «Ebaubir, stupéfier l'adversaire par un flot absurde de paroles» puis «l'amener, en le contredisant, à pousser une affirmation à la rigueur exacte, dans les limites qui lui conviennent, au-delà de la vérité; et une fois que nous avons réfuté cette exagération, nous avons l'air d'avoir également réfuté sa proposition originelle.» S'il ne s'avoue pas battu, tentons de «poser des questions dans un ordre différent de celui qui exige la déduction qu'on doit en tirer, en les emmêlant de toute sorte de façons: il ignore alors où l'on veut en venir et ne peut pas prévenir les attaques». Au cas où vraiment le refus de se rendre, tentez de le mettre en colère «car, dans sa fureur, il est incapable de porter un jugement exact et de s'apercevoir de son avantage. On l'agace en étant ouvertement injuste à son égard, en le harcelant, en émettant d'une manière générale son impudence.»

Mesurez néanmoins votre effet, surtout s'il est physiquement plus fort que vous et prêt à utiliser un autre registre, une dialectique tout autre qui pourrait se dérouler en trois temps forts: La thèse, l'anti-thèse, et... la prophétie!



Schopenhauer  
L'art d'avoir toujours raison ou dialectique éristique  
Circé, 1990, 85 p., Frs. 18,10

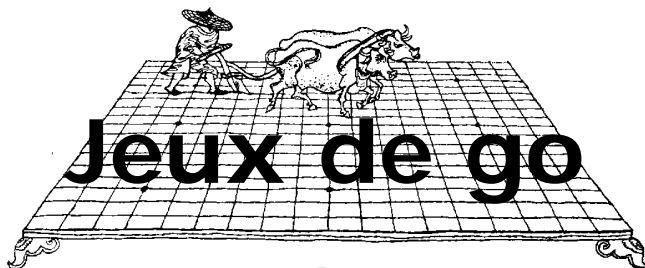


### Toqué, le Chef

**ASPERGE, TU ME BOTTES !**

(Publicité)

«Un prêtre a dit un jour qu'il considérait qu'un homme commettait un plus grand péché en passant ses jours et ses nuits à jouer au GO qu'en se rendant coupable d'un des quatre Grands Crimes ou d'une des cinq Grandes Offenses.»



**Jeux de go en vente à la librairie Basta !!!**

Urabe Kenko, Tsurezuregusa, 111 (Cité par Pérec, Lussot et Roubaud, Petit traité invitant à la découverte de l'art subtil du go, Bourgois, 1986

## L'amour à mort

Ames fragiles s'abstenir. *Le livre brisé* de Serge Doubrovsky est bouleversant. Quatre cents pages d'une littérature envahissante nous font pénétrer dans l'intimité d'un couple, celui que l'auteur lui-même formait avec sa jeune femme Ilse. Sommé par la précision des descriptions et l'ampleur de la réflexion à partager les heurs et malheurs du narrateur, le lecteur est assommé. La calotte crispée, le canal lacrymal en capilotade, il repose ce pavé briseur de cœur, qui l'aura tenu en haleine de bout en bout. Justement, ce grand livre malade (au sens où Truffaut disait «les grands films malades»), par quel bout le prendre ?

Doubrovsky commence à écrire en l'absence de sa femme. Il est à Paris, c'est le 8 mai 1985 et la France (Mitterrand, les Dossiers de l'écran) commémore la Victoire de 1945. L'épouse bien-aimée est à Londres pour quelques jours. A son retour, elle lira les pages de son mari, car le livre se conçoit à deux. La célébration historique arraisonne les souvenirs de ce juif quinquagénaire. Lui n'a jamais fait la guerre : son drame. Il a vécu caché avec sa famille pour échapper aux nazis...

Lui, professeur de lettres à Paris et à New York, intellectuel écartelé par l'Atlantique : son mode de vie problématique. Lui, fils spirituel de Sartre, spécialiste de Corneille, venu à Proust sur le tard, entièrement absorbé par son travail : son angoisse à elle. Ilse voudrait avoir un enfant, il refuse catégoriquement. Elle, au chômage, belle, douée, vingt-trois ans de moins que lui : leur problème à eux. Sous la plume de Doubrovsky, le livre s'écrit au rythme furieux des folies d'Ilse, de ses beuveries. Une fois, elle reste seule à Paris, en attente d'un visa américain

pour rejoindre son mari. Elle, vivante au téléphone vendredi, morte lundi. Sa tragédie à lui.

Le livre s'est brisé le 25 novembre 1987. L'auteur y couchait ses souvenirs et ses premières femmes. Il y déposait sa déjà longue existence en un brassage d'images bilingues où Paris s'embroie dans Manhattan. La narration de sa vie épousait aussi son travail universitaire, dans un puzzle où *Les Mots* de Sartre, et *La Nausée*, s'inscrivent en écho dans le récit du professeur Doubrovsky. Au fil des chapitres, pourtant, le «roman» s'était centré sur le personnage d'Ilse, qui voulait en être le cœur. Elle en sera, dans les cent dernières pages, le cadavre. Paragraphes déchirés de questions convulsives. Jeux de mot horribles où l'écrivain se torture, recherchant dans cette mort sa part de responsabilités. Questions-barbelés sur lesquelles l'homme brisé vient lacérer ses pensées, avant de trouver une éphémère et plaintive accalmie dans la poésie.

Doubrovsky, en plein récit de vie, a été frappé à mort par le destin. La tragédie s'est emparée de l'autobiographie. Le tragique qu'il étudie chez Racine a fait son nid chez lui, entre la poire et le fromage. A la lecture des toutes dernières pages, et quoi qu'il en dise, on lui trouve du courage.

N. R.



Serge Doubrovsky  
Le Livre brisé  
Grasset, 1989, 416 p., Frs. 38,10

Allez au jardin. Déssherbez un moment, histoire de vous donner bonne conscience, puis cueillez lestement quelques asperges vertes, de quoi en avoir environ 500 grammes. Si vous n'avez pas de jardin, ne vous inquiétez pas, allez au marché ou chez votre épicière habituel et achetez 500 grammes d'asperges vertes. Mais, en ce cas, évitez de déssherber les rayons : ça fait mauvais genre...

Contrairement aux tomates, on n'a pas besoin d'attendre que les

asperges vertes soient rouges pour en profiter. Cela vaut aussi pour certains politiciens, surtout s'ils s'en fichent.

Pelez les asperges, et faites-les bouillir à grande eau (salée), avec un demi-citron, pendant 20 à 25 minutes (jusqu'à ce qu'elles soient tendres). Coupez les pointes et réservez-les à part. Mixez (et remixez again) le reste, avec une à deux cuillères de crème (simple ou double), une ou deux feuilles de menthe et deux jaunes d'œufs.

Laissez refroidir, puis incorporez délicatement deux blancs d'œufs battus en neige pas trop ferme.

Huiliez 4 petits moules, et les remplissez de la préparation. Mettez au four, à 200° C, jusqu'à ce que le mélange monte et prenne une jolie couleur dorée.

Servez aussitôt, en garnissant avec les pointes d'asperge. Mais attention, n'attendez pas : car tout ce qui monte a tendance, à la longue, à descendre...

Le Maître-coq

# Le bon droit

Annoncé depuis des mois, attendu avec fièvre par beaucoup, le nouveau livre du petit Pierre vient de sortir. On craignait qu'il ne se soit assagi, qu'il n'ait plus rien de nouveau à écrire (cf. *Ce que parler veut dire*) et qu'il ne soit lui aussi devenu, avec *Noblesse d'Etat*, un «de ces trissotins de l'université qui jouent aux scientifiques pour faire oublier la platitude de leur pensée» (Maffesoli). Et bien non. Heureusement. Bourdieu nous sert ici un livre essentiel, fondateur d'une théorie du droit totalement novatrice.

Partant des travaux de Simmel et de Pafonsky, il s'arrête d'abord sur le concept lui-même. Il fait apparaître par quel processus le social en est arrivé à développer une praxis, qui, partie du quotidien de l'expérience vécue des individus (et qui demandait à être perçue selon une intention ordonnante), n'est plus aujourd'hui qu'une tentative de légitimation des rapports sociaux via une allostoxa particulièrement formelle. Car le droit, nous rappelle-t-il, n'est fondé qu'à partir du moment où il se fonde lui-même, par des ritualisations, par des actes d'autant plus difficiles à contredire qu'ils sont eux-mêmes à l'origine et à l'aboutissement de ce processus...

La science juridique se revendique d'une autonomie absolue, qui s'affirme dans la constitution d'une théorie en mode de pensée spécifique, affranchie des contraintes et des pressions sociales. Pourtant, la «doctrine» juridique n'est rien d'autre que le reflet direct des rapports de force existants. Si cela a été si souvent occulté par le passé et si des penseurs, comme Althusser ou Schuller, par exemple, s'y sont fait prendre, c'est parce que, ayant réitéré l'affirmation de l'autonomie relative des idéologies, ils ont totalement omis de poser précisément la question des fondements sociaux de cette idéologie. Or, les conditions historiques qui doivent être remplies pour permettre l'émergence d'un univers social autonome, capable de produire (et de reproduire !) par la logique de son fonctionnement spé-

cifique un corpus juridique, sont déterminantes à analyser. C'est ce que fait Bourdieu dans les 300 premières pages de son livre, d'une manière ma foi très convaincante.

Ensuite le bon Pierre s'attache au monopole lui-même : de quel droit peut-on dire le droit ? Quelle est la norme ? Qui fait la norme ? Pouvoirs de connaissances et de reconnaissances s'affrontent ici dans une lutte fratricide mais limitée, de façon très significative, à un cercle très restreint de personnes qui ont des caractéristiques sociales très précises, des habits et des façons de dire (et de se dire) particulières : instauration d'un monopole des professionnels, production et commercialisation d'un certain nombre de produits (les services juridiques), fondation d'un corps distinct du social, l'ordre juridique — on retrouve ici un des thèmes favoris de Bourdieu, qu'il a développé de manière exemplaire dans *La Distinction*.

Enfin, maître Pierre termine son étude par une réflexion sur la force de la forme juridique, qui arrive à instaurer, sous un discours apparemment neutre, un effet proprement dominant, faisant remarquer que, à partir du moment où le langage du droit est devenu une langue en lui-même, incompréhensible pour le commun (ou compréhensible seulement de manière triviale : sa subtilité reste inaccessible pour qui n'a pas été formé à la comprendre), il a réussi à imposer ses normes d'une manière indiscutable et indiscutée sur le social. Il a pu, par sa forme autant, voire plus, que par son fond, imposer sa loi.

J.-P. T.



Pierre Bourdieu  
*Le bon droit*  
Esquisse d'une théorie de la justice  
Editions de Minuit, 1990  
670 p., Frs 40.45

# Irrésistible

Je ne voulais pas le lire, le dernier Pennac, déjà que je n'avais pas pu m'empêcher de lire *Au bonheur des ogres* et *La fée carabine*. Ses personnages m'agacent, ses récits pseudo-policiers m'exaspèrent, son folklore bellevois m'insupporte comme tous les folklores, ses auto-citations m'énervent, la publicité facile qui l'entoure («passé de la série noire à la collection blanches») me débecte, ...etc.

Et puis, machinalement, j'ai lu la dédicace : «A la mémoire de John Kennedy Toole, mort de n'avoir pas été lu, et de Vassili Grossman, mort de l'avoir été.» Que voulez-vous faire après ça ? Que voulez-vous refuser à un type qui écrit : «Il jouait de ses superbes cheveux blancs comme un avocat qui aurait eu ses manches sur sa tête ?» On ne peut pas snober un auteur qui assassine Sulitzer et tous les

mythographes de chefs d'entreprise d'un mot, un seul : «Ecrire, c'est compter, monsieur Malaussène, avec un p comme pognon !».

Quatre cents pages plus loin, je peux vous le dire : il faut lire Pennac, un tel bonheur d'écrire, c'est trop rare pour qu'on y résiste. Même si ses personnages agacent, ses récits pseudo-policiers exaspèrent...

C. S.



Daniel Pennac  
*La petite marchande de prose*  
Gallimard, 1989, 367 p., Frs 28.90

# Purges papales

de notre correspondant à Paris

Le monde tel que le perçoivent les calvinistes ne réserve pas une place de choix aux dominicains. Fervent inquisiteur, Saint Dominique s'est distingué en menant avec férocité la «croisade» contre les albigeois («Dieu reconnaîtra les siens») et tout son ordre est, pour les papillots, marqué à jamais par les massacres médiévaux<sup>1</sup>. Pourtant, pourtant... les siècles passant, les frères prêcheurs ont changé. Les hérésies se font rares et la croisade n'est plus de mise<sup>2</sup>. Les dominicains sont restés à l'avant-garde de l'Eglise, mais baillent surtout intellectuellement. Ils s'intègrent ainsi à la stratégie globale de la Contre-Réforme qui, en même temps qu'elle mettait en place une pédagogie du spectaculaire architectural (Ze Baroque, parfois flamboyant), tentait avec quelques troupes de choc (jésuites et nicains) de faire pièce à l'«intellectualisme» protestant.

Notre fin de millénaire a pris l'habitude, avec l'avènement d'un pape polonais — et réactionnaire —, de voir les progressistes (qui quoi qu'on en pense, sont nombreux chez les papistes) prendre des baffes. Etranglement de la théologie de la libération, mise au pas des jésuites<sup>3</sup>, promotion de l'Opus Dei<sup>4</sup>, bref de quoi donner des arguments aux mangeurs de curés<sup>5</sup>. L'impression d'une attaque sans précédent domine les esprits : jamais Rome n'avait tant osé !

Ben si, déjà Rome a osé tant. C'est ce que révèle François Leprieur, OP<sup>6</sup>, dans son pavé publié, tiens, comme c'est intéressant, simultanément par Plon et les Editions du Cerf. Le

mariage de l'éditeur de Mongénéral et de Lévi-Strauss avec la maison d'édition dominicaine n'est pas sans intérêt, tout s'y mêle : intellectualisme, grandeur, décadence, curés, un fameux bouillon.

## Prêtres-ouvriers ? Ouvriers-prêtres ?

En gros, voilà ce qui s'est passé : dès la fin de la guerre, certaines fractions de l'Eglise de France, inquiètes de la déchristianisation manifeste des masses ouvrières, largement acquises au PCF<sup>7</sup>, décident de considérer leur pays comme une terre de mission. Les dominicains sont de ceux-là, eux qui ont toujours eu pour tâche de travailler les incroyants au corps. Le résultat de cet élan missionnaire et néanmoins teinté d'anticommunisme pas du tout primaire, mais bien réfléchi, est l'apparition des prêtres-ouvriers. Ces religieux, pas nécessairement régulier d'ailleurs, quittaient leurs couvents ou leurs paroisses pour s'installer dans les banlieues ouvrières, travailler en usine et tenter par la vertu de l'exemple de ramener dans le droit chemin les brebis égarées. Le plus virulent des anticléricals admettra qu'il faut avoir un sens bien aigu de la vocation pour quitter le confort parfois douillet des cures et des prieurats pour vivre à cinq dans trois pièces, du côté de Billancourt<sup>8</sup> ou sur les chantiers des barrages. Bref, les religieux sont allés chercher les communistes sur leur propre terrain.

Les problèmes ne tardent pas à surgir : tout comme les théologiens de la libération, les prêtres ouvriers s'aperçoivent assez vite que la structure économique de la société reproduit des inégalités criantes, qui ne recourent pas exactement le programme politique des

Evangiles. Ceci les pousse, évidemment, à tenter la synthèse militante du marxisme et du catholicisme. Et là, ils vont trop loin. L'expérience est surveillée de près : la structure de l'Eglise catholique lui fournit le meilleur service de renseignements du monde (quoique ses agents soient parfois trop facilement reconnaissables, surtout lorsqu'ils sont en *pourpre*). Et, rapprochement avec les masses ou non, le mot d'ordre reste «*Marxismo, No !*»<sup>9</sup>. Ainsi, l'ordre tombe : «*E finita la comedia !*» et les prêtres ouvriers regagnent le bercail.

## Rusé regard...

C'est cette chute et la manière dont elle a affecté les dominicains que Leprieur (OP) décrit, mais d'une manière curieusement tortueuse, voire soporifique. Il a pu accéder à tout primaire, mais bien réfléchi, est l'apparition des prêtres-ouvriers. Ces religieux, pas nécessairement régulier d'ailleurs, quittaient leurs couvents ou leurs paroisses pour s'installer dans les banlieues ouvrières, travailler en usine et tenter par la vertu de l'exemple de ramener dans le droit chemin les brebis égarées. Le plus virulent des anticléricals admettra qu'il faut avoir un sens bien aigu de la vocation pour quitter le confort parfois douillet des cures et des prieurats pour vivre à cinq dans trois pièces, du côté de Billancourt<sup>8</sup> ou sur les chantiers des barrages. Bref, les religieux sont allés chercher les communistes sur leur propre terrain.

n'est pas propriété de l'Ordre des Prêcheurs, mais a été un effort de l'ensemble des clercs français. Et, au fil des pages l'impression s'insinue que le rusé dominicain<sup>10</sup> noie le poisson et qu'au bout du compte, il tait autant qu'il ne dit. Au bout du compte, la question qui tue finit par se poser : est-ce que *Quand Rome condamne* est une lecture indispensable ? A mon sens, bof...

J.-C. B.

François Leprieur (OP)  
*Quand Rome condamne*  
Plon, Editions du Cerf (Terre Humaine), 1989, 784 p., Frs 48.30

- C'est ainsi que la fameuse chanson de Sœur Sourire (lunettes modèle Vatican II et rictus de circonstance) *Dominique, nique, nique...* n'a jamais été un tube dans le canton de Vaud.
- Quoi qu'on en pense au Moyen-Orient.
- Si, si, ils sont progressistes, très largement...
- Truc néo-fasciste mis sur pied par Franco. Nous voici devant une intéressante coalition polono-ibère...
- Les mangeurs de curés, remarquera l'ethnologue attentif, sont d'abord d'éducation catholique. Les protestants s'en fichent et qui diable songerait à manger des pasteurs ?
- OP ne signifie pas, amis de la Bourde. Offre Publique de... mais bien Ordre des Prêcheurs. Donc dominicains. Ceux qui croient en la prédestination ont bien lu : Leprieur est un frère prêcheur, hé, hé...
- On est d'accord : c'était aussi une Eglise (maintenant tout au plus un oratoire).
- Il faut habiter Saint-Germain-des-Près pour trouver du romantisme aux banlieues prolétariennes.
- Texte original du général Pinochet, dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle.
- Et ce n'est pas là le signe d'une quelconque incompétence professionnelle. Leprieur est docteur en Sorbonne (Histoire des Sciences) et sa carrière ultérieure d'adeinflinfirmier (toujours la mission) n'y change rien.

# Le zéro et les nuls

Au fin fond d'une nécropole alexandrine, l'auteur a découvert il y a quelques années les reliquats des archives d'une secte d'alébristes illuminés, exterminés par les chrétiens au septième siècle. Complété par quelques extraits de travaux scientifiques récents, l'ouvrage se compose essentiellement de fragments de ces documents, compilés et parfois remaniés dans le «bon» sens par les sectateurs. Ce livre, qui nous révèle de nouveaux aspects de la vie mystérieuse et de la psychologie profonde des groupuscules, est passé inaperçu lors lors de sa première édition en 1984, espérons que son passage en format de poche lui vaudra la reconnaissance, voire la vénération, qu'il mérite.

Tout commence avec un épisode souvent négligé de la carrière de Pythagore. Le grand mathématicien de Samos se rendit en effet, comme de nombreux Grecs de son époque, en Egypte alors sous le règne du pharaon Amasis II<sup>1</sup>, où il fut initié aux mystères du culte de Thot et de Maât. Le premier, à la tête de babouin ou d'ibis, grand ordinateur avant la lettre, était le dieu des chiffres et des lettres ; la seconde était

déesse du chaos. Cette ambivalence se retrouve dans le système que Pythagore élaborera par la suite, notamment au contact de Juifs déportés à Babylone : un monothéisme absolu où les nombres incarnent la perfection divine, mais d'où est refoulée la valeur nulle, le zéro<sup>2</sup>. Pourtant un manuscrit étrange et composite semble témoigner que le prophète du carré de l'hypoténuse eut l'intuition de la libération de sa pensée mathématique lors d'une exploration nocturne de la pyramide de Khéops : l'achèvement géométrique ne recelant rien d'autre que le néant le plus total<sup>3</sup>.

Fanatiques des nombres, puis — après la Grande Révélation — adulateurs du rien, les épigones de Pythagore développeront très vite une mentalité de parti d'avant-garde<sup>4</sup>, et ce d'autant plus qu'ils furent bienotés en butte au prosélytisme et à l'intolérance antipagienne des chrétiens primitifs, parfaits iconoclastes obscurantistes. Un des textes retrouvés relate par exemple la destruction des bibliothèques scientifiques d'Alexandrie et même le massacre — sur ordre de saint Cyrille, patriarche du lieu<sup>5</sup> — de la grande philosophe

Hypatie, lapidée par des moines pouilleux et puants alors qu'elle avait tenté de trouver refuge en une église.

Il y a pire, les pythagoriciens tardifs se scindèrent en deux fractions : les désespérés et les révisionnistes. Les premiers s'adonnèrent au pur et simple sybaritisme, annulation de feu leur morale très stricte ; les seconds tentèrent d'adapter leurs dogmes aux nouveaux événements et de ré-écrire leur propre histoire. Dans les deux cas, ils suscitérent la haine éradicatrice des grandes religions révélées qui se disputaient alors la zone fragile où avait éclo la pensée critique : chrétiens et musulmans, ces nuls, assassinèrent les derniers philosophes antiques. Mais réjouissons-nous, leur commun succès n'aura duré que quelques siècles, la vengeance des adorateurs du Zéro approche et la fin des dogmes s'annonce, tant il est vrai qu'«... aucun système, ni aucun organisme vivant ne peut se soutenir très longtemps s'il ne réussit pas à faire la place, rapidement, en l'une ou l'autre de ses parties, à un espace laissé vacant, à une zone en creux où puissent à tout moment se faire jour et se jouer librement les

forces de la vacuité et de la dissolution.»

S.-M. B.

- Avant-dernier pharaon de la vingt-sixième dynastie, pour situer le bonhomme...
- Cette «conscience obscure du vide» selon la formule de Stiller-Hauser (lettre à l'auteur) n'est apparue en effet autour de la Méditerranée qu'avec les armées mahométanes, qui lavaient contractés en Inde. Fut-ce là arme secrète ou virus fatal ?
- Contrairement à ce qu'on a longtemps répété, à la suite notamment des travaux de Grossgrabenstein, la Grande Pyramide est absolument vide.
- «... nous savons par expérience que cette conscience du rien porte à la suspicion contre tous les systèmes les mieux constitués...» (Annotations marginales d'un traité d'pythagoriciens, reproduites p. 99)
- Ne pas confondre avec Saint Cyrille le Philosophe (827 - 869), évangéliste des Slavons.
- Discours prononcé par Pythagore sur son lit de mort, selon Philotète de Thrace, cité p. 119.

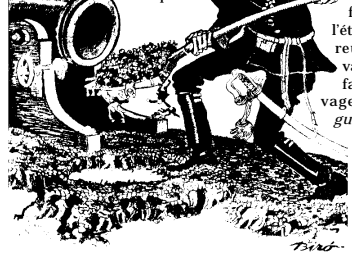


Alain Nadaud  
*Archéologie du zéro*  
Folio, 1989, 242 p., Frs 9.10

# “Moi, mon colon, celle que j’ préfère, c’est celle de 14-18”

A côté d'exemples admirables d'héroïsme, de sacrifice et d'abnégation fatale, la première guerre mondiale offre des exemples lamentables : ceux de soldats qui, par sections entières, se mutinent parce qu'ils trouvent que ça suffit. Ces derniers faits sont tellement lamentables qu'on préfère généralement, et avec raison, n'en pas trop causer dans les manuels scolaires, destinés à l'éducation de bambins qui, au fond, sont de futurs soldats.

Heureusement, cela se limite à 1917, une seule année... Jusque



Affiche de Mihály Biró pour le parti social-démocrate hongrois, 1917

là, tout allait plutôt bien. «Après deux ans et demi de guerre, le poids des épreuves n'a pas ébranlé la fermeté d'âme des combattants. [...] La camaraderie de combat a été établie, au sein des unités, un sentiment de solidarité, un sens du devoir, parfois un amour-propre professionnel, qui sont des ressorts puissants de l'action individuelle.»<sup>1</sup>

Du moins le pensait-on. Car voilà que paraissent une centaine de lettres qui, pour une bonne part, proviennent de combattants au front durant l'été 1916. Horreur ! Le mauvais esprit déjà faisait des ravages. «Que la guerre finisse comme on voudra, on s'en fout.», «tous nous en avons marre», «nous nesommes que de la poussière

qu'on balait, nous vous tendons les mains et nous crions : assez. Vous comprendrez très bien qu'étant militaire dans ce pays de liberté, je ne signe pas ma lettre et que je n'indique même pas où je suis, ni ma situation. Malheur à moi si cela venait à être découvert.», voilà ce que disent ces lettres de poilus engagés dans la glorieuse et inoubliable bataille de Verdun.

Pourvu qu'on n'en trouve pas d'autres !



**Nous criions grâce**  
154 lettres de pacifistes,  
juin-novembre 1916  
présentées par Thierry Bonzon  
et Jean-Louis Robert  
Éditions Ouvrières, 1989  
192 p., Frs 57,10

<sup>1</sup> Pierre Renouvin, *La première guerre mondiale*, Puf, 1987, p. 50.

# “Efforcez-vous de voir les choses comme elles sont et non comme elles devraient être”

Lorsque vous tombez sur un mot dont l'exacte définition vous échappe, vous vous saisissez de votre dictionnaire habituel, lisez avec attention, puis, soulagé, grand, refermez l'ouvrage. Vous avez la délicieuse impression de faire partie de ceux qui savent (ou plus exactement des naïfs qui pensent que là se trouve la vérité). Si vous ne vous êtes pas encore aperçu du caractère déléatoire de votre dictionnaire, consultez celui de Bierce, en peu de temps vous serez convaincu. La comparaison des vies de Paul Robert ou d'Emile Littré avec celle d'Ambrose Bierce devrait suffire à vous prouver qu'il n'est guère possible de se contenter de définitions qui vous bercent de douces illusions, vous faisant accroître, par exemple, que l'amour est une «disposition à vouloir le bien d'un autre que soi et à se dévouer à lui» (Robert).

Bierce s'est taillé une vie à l'image de son dictionnaire : diabolique. Né en 1842 d'un père alcoolique et d'une mère confiante dans la piété, cet enfant de pionniers s'empresse de quitter sa famille pour devenir garçon de salon. Mais la guerre de Sécession éclate et, histoire de confirmer ce qu'il pressentait déjà, offre à son regard l'insoutenable absurdité de la condition humaine. Le jeune officier Bierce se fiance lors d'une permission et retourne sur le champ de bataille pour y recevoir une balle dans la tête. Lors de sa convalescence, il s'aperçoit que sa promise le trompe effrontément. Ne sachant plus à quel combat se vouer, il reprend du service avant sa complète guérison. A la fin de la guerre, sa décision est prise : c'est avec sa plume qu'il se battra.

Pour combler ses lacunes culturelles, il lit tout avec voracité. La revue *News Letter* l'engage et, en quelques mois, il deviendra «l'homme le plus méchant de San Francisco». La virulence de ses propos, l'implacabilité avec laquelle il dénonce la violence, le scandaleux, l'hypocrisie, ne souffraient aucune riposte. Mark Twain, chroniqueur lui aussi, évitera de l'approcher de trop près.

En décembre 1871, il épouse Mollie. C'est l'amour réciproque, le bonheur.

L'humidité de San Francisco ne convient guère à Bierce, asthmatique depuis l'enfance. Départ pour Londres où il découvre la différence entre l'humour américain et l'humour anglo-saxon, moins violent, plus élégant.

Il retourne donc là où il peut donner libre cours à ses talents de polémiste. Plus redoutable que jamais, s'attaquant à toutes les formes d'exploitation, il ne peut guère sortir sans revolver.

## Le Dictionnaire du Diable

En 1880, las, il abandonne et se fait engager comme ingénieur topographe. Puis la Black Hill Placer Mining Company lui offre un poste de superintendant, il a la charge de contrôler une ville de pionniers. Mais l'affaire tourne mal. Escroqué, ruiné, écœuré, Bierce croit en avoir terminé avec le malheur. Le répit sera de courte durée, lui laissant juste le temps de commencer la rédaction de son *Dictionnaire du Diable*, publié dans un hebdomadaire de 1881 à 1906, et de devenir un féroce éditorialiste de la presse Hearst. Il travaille beaucoup. Trop. Sa fem-

me, délaissée, se laisse charmer par un Danois fortuné. Pour Bierce, il n'est d'autre solution que la rupture. L'année suivante, son fils se suicide.

A 71 ans, rassasié de l'existence, il rejoint l'armée de Pancho Villa et disparaît. Nul ne peut dire ce qu'il est advenu de lui.

On ne saurait terminer sans donner quelques exemples de ces définitions où s'allient causticité, cynisme, humour et lucidité.

**Admiration** n. Reconnaissance polie d'un point commun que nous rencontrons chez autrui.

**Amour** n. Folie temporaire que l'on peut guérir par le mariage ou en retirant le patient du champ d'influence qui est à la source de l'indisposition. Ce mal, comme les caries dentaires et de nombreuses autres infections, fait surtout des ravages au sein des races civilisées... Le mal est quelquefois fatal, mais plus souvent chez le praticien que chez le patient.

**Discussion** n. Moyen de confirmer les autres dans leurs erreurs.

**Félicitations** n. Politesse de la jalousie.

**Noces** n. Cérémonie dans laquelle deux personnes s'engagent à devenir une, une s'engage à devenir rien du tout, et rien ne s'engage à devenir supportable.<sup>1</sup>

M.T.

Ambrose Bierce  
*Le Dictionnaire du Diable*  
Rivages, 1989, 310 p., Frs 18,80

<sup>1</sup> Le Robert donne la définition suivante : «ensemble des réjouissances qui accompagnent un mariage». A vous d'apprécier la différence !

# Le bouffon, le métaphysicien et le Président

«Une fois [le directeur de la prison] m'a crié qu'il aimerait me mettre contre le mur pour me fusiller; Husák le dérangeait parce qu'en tant qu'ancien taulard lui aussi, il l'empêchait d'exécuter ses vœux secrets. Je dois avouer qu'à ce moment j'ai pensé du bien de Husák.»

Václav Havel

Les récents événements nous ont familiarisés avec la figure de Václav Havel. Notre benoit gouvernement s'apprête même à accueillir pour une solennelle visite d'État, début mai, cet exagitéur dont le dossier remplirait aisément plusieurs classeurs fédéraux. Enfin — vertu médiatique de l'actualité ! — les bouleversements de l'année écoulée nous valent la parution en français, coup sur coup, de plusieurs écrits théoriques dudit.

Il s'agit d'essais philosophico-politiques, genre où s'illustrent jadis un George Orwell ou un Claude Lefort. La caractéristique du genre est de drainer un lectorat aussi tenu que la matière est ardue. Et la traduction ne facilite pas toujours les choses...

Ces essais débordent ce que nous avons accoutumé, de ce côté-ci du rideau de choux, de subsumer sous la catégorie du *politique*. Peut-être fut-ce le privilège d'intellectuels assujettis à une dictature à prétention totalitaire que de redécouvrir les liens intimes qui unissent politique, métaphysique, expression artistique ou sociologie du quotidien ?

Le plus accessible est sans conteste *Interrogatoire à distance*, long entretien où Havel se raconte en resituant sa vie, sa formation, son engagement dans l'histoire tchèque du coup de Prague à la révolution de novembre 89. Au gré des questions de son interlocuteur Havel s'exprime sur le théâtre, la culture, l'absurde, l'humour, l'espoir, l'éthique, le suicide ou la transcendance. D'un abord moins aisé, mais d'un développement plus rigoureux, les *Es-*

sais permettent de suivre l'élaboration d'une pensée aux prises avec la réalité tchécoslovaque de 1975 à 1989.

## Le pouvoir des sans-pouvoir

Le concept autour duquel s'articule la réflexion de Havel est celui de *totalitarisme tardif* ou de *société post-totalitaire*. Il décrit la Tchécoslovaquie *normalisée* comme une société livrée à l'entropie, c'est-à-dire à la néantisation de l'histoire et de la vie (1). L'État a accaparé tout l'espace social et le pseudo-devenir historique n'est que le processus d'auto-réalisation de ce sujet unique. Dans ce climat légal où toute invention sociale est tétanisée, histoire et temps sont immobiles; le devenir n'est plus qu'une succession de non-événements. Le Pouvoir se dresse contre la Vie et son imprévisibilité et cherche à traquer la dissidence partout : non seulement dans la sphère politique, mais aussi dans la sphère culturelle, privée, etc. Il lui faut empêcher toute manifestation d'une activité indépendante, hors du mensonge permanent qu'il distille par l'idéologie officielle, présentée comme le Savoir absolu.

La perpétuation d'un tel régime est rendue possible à la fois par de redoutables moyens de manipulation (la terreur policière et le fait que l'État, employeur unique, peut léser quiconque), par l'intégration du pays à un système de domination transnational ainsi que grâce au pat nucléaire qui a longtemps figé le *statu quo* international.

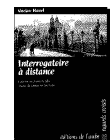
Dès lors, il ne convient plus de

penser en termes de conquête du pouvoir d'État; il faut délégitimer ce pouvoir, par la création de zones franches dans la culture, le mode de vie, etc. Même si n'apparaissent aucuns résultats tangibles immédiats. C'est pourquoi, paradoxalement, la renaissance d'une opposition tchèque, connue sous le nom de la *Charte 77*, s'est constituée d'abord en 1976 autour de la défense du groupe rock «The Plastic People of the Universe».

S'il vise principalement son pays, Havel nous invite explicitement à voir dans le système post-totalitaire le miroir déformant de l'Occident. Les régimes à parti unique et économie centralement dirigée ont, certes, leur tare spécifique, mais ils amplifient également les défauts de nos sociétés : isolement, parcellisation et pollution, toutes caractéristiques d'une humanité faustienne oubliée que ses racines plongent dans l'univers naturel.

Aujourd'hui, le bien-fondé et la finesse prémonitoires des analyses de Havel ressortent avec éclat. C'est dire que ses essais se trouvent *provisoirement* périmeés. Mais... mais terminons sur une évocation plaisante. Dans *Liberation* du 14 février, Havel révèle qu'il se déplace en trottinette dans les couloirs du palais Hradčín. Quoi de plus proche en effet du questionnement métaphysique, avec ses continuelles va-et-vient, que l'art de la trottinette ?

J.-J. M.



Václav Havel  
*Interrogatoire à distance*  
L'Aube, 1989, 171 p., Frs 27,10  
Essais politiques  
Clamann-Lévy, 1989  
255 p., Frs 36,40

(1) Havel écrit : «La dimension essentielle du développement de la vie c'est son mystère constamment actualisé» dans une formulation que ne désavouerait pas Jan Patočka, premier porte-parole de la *Charte 77*, pour qui le sens de la destinée humaine — ce qu'on appelle l'histoire — est précisément sa problématique qui est aussi sa transcendance. Voir Jan Patočka *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, Verdier, 1981.

## (Publicité)

Comment exorciser pour un moment l'opacité du monde et l'insoutenable légèreté des mots ? Peut-être en lisant

## Amulettes de Jean-Jacques Marmier

un florilège de textes «rigoureux. Authentiques. D'un style acéré. Décisifs par moments.» (Georges Haldas)

\* \*

A paraître en mai et disponible sur simple commande auprès des

**Éditions Le Thaumaturge**  
Rue du Midi 20 Lausanne 1003  
Prix (port inclus) : Frs 25.-  
(Frs 23.- jusqu'au 20 mai !)

En dépôt également aux librairies *Kercof* et *Basta !!!* à Lausanne



CITY

News

CINEMA CITY CLUB

Avenue de Lavaux 36 1009 Pully

28 69 69

UN CINÉMA QUI FAIT TOUTE LA DIFFÉRENCE

Programmation de qualité et projection soignée.

Pas d'entracte pendant les films (sauf enfants).

Uniquement des versions originales (sauf enfants).

Prix spéciaux :

Etudiants apprentis : 8 frs.

Carte City-Octogone : 8 frs.

Séances de 18h00 : 7 frs.

8 frs.

8 frs.

7 frs.